

CHRISTOPHE LECLERC

LEE MARVIN

PERSONNE NE CONNAÎT MON NOM

capricci *STORIES*

DIRECTEUR Thierry Lounas

RESPONSABLE DES ÉDITIONS Camille Pollas

COORDINATION ÉDITORIALE Maxime Werner

CORRECTION Léa Roques, Samuel Lamarque

COUVERTURE ET RÉALISATION DE LA MAQUETTE Clarisse Espada

CONCEPTION GRAPHIQUE DE LA COLLECTION Juliette Gou

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

À Julie, qui réenchante le quotidien.

© CAPRICCI, 2025

ISBN 979-10-239-0784-1

ISSN 2679-7364

DROITS RÉSERVÉS

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

CAPRICCI - EDITIONS@CAPRICCI.FR - WWW.CAPRICCI.FR

- 5**
TUEUR DE JAPS
- 14**
L'HOMME QUE VOUS
AIMEREZ DÉTESTER
- 21**
HELL'S ANGEL
- 29**
MON NOM EST PERSONNE
- 35**
DÉFIER LE DUKE
- 40**
LE CALICE D'AMERTUME
- 48**
BÊTE DE GUERRE
- 55**
ROBOCOP
- 63**
LEE MET LES VOILES
- 69**
STAR FOLK
- 76**
PIRE QU'ATTILA
- 84**
SERGENT LA TERREUR
- 93**
FANTASIA CHEZ LES PLOUCS
- 99**
LOOKING FOR SAM
- 105**
CINQUANTE NUANCES DE LEE



TUEUR DE JAPS

Depuis qu'il a été rendu à la vie civile, Lee Marvin est hanté, la nuit, par un cauchemar obsédant. Tout autour de lui, les balles fusent, les obus explosent dans un bruit assourdissant et les corps des copains s'élèvent dans l'air, tels des fétus de paille déchiquetés. Lee lâche son fusil et se tient le ventre des deux mains, comme si ses tripes allaient éclater. Et puis, soudain, un geyser de sang lui éclabousse le visage. En général, c'est là qu'il se réveille, trempé de sueur. Certaines nuits, il y a quand même une variante : Lee est tapi dans un trou de combat avec ses camarades d'infortune, l'obscurité est épaisse. Casque vissé sur la tête, arme au poing, le groupe essaye de dormir. Quatre ou cinq gars meurtris sont serrés les uns contre les autres. Un seul bruit dans

cette nuit d'encre : celui des autres soldats terrifiés qui claquent des dents. Impossible de fermer l'œil une seule seconde dans cette fosse où l'on a l'impression d'être déjà à demi morts. Et puis d'ailleurs, comment s'abandonner dans les bras de Morphée quand un Jap peut à tout moment vous planter sa baïonnette dans le ventre ou vous balancer une grenade, ni vu ni connu ?

Un visage en particulier poursuit Lee dans son sommeil, celui de Mike Cairns, son camarade tué à côté de lui, en juin 1944. Le spectre n'est pas accusateur. N'empêche que Lee se reproche de n'avoir rien pu faire pour empêcher que la vie quitte le corps de Mike en seulement quelques instants. Lee avait voulu arrêter l'hémorragie ; sans réfléchir, il avait enfoncé son doigt dans l'orifice formé par la balle. De ce petit trou noir et incongru s'échappait un sang rosacé et plein de bulles. Le signe d'un poumon perforé. Depuis, Lee revit la scène, encore et encore, jusqu'à la nausée.

Sauter d'île en atoll avec un bataillon de Marines, tout au long du premier semestre 1944, c'était comme descendre dans le septième cercle de l'enfer. Lorsqu'ils étaient ramenés à l'arrière, Lee et ses camarades restaient longtemps inertes, sous le choc. Il fallait que la vie reprenne peu à peu ses droits.

Lee avait eu l'impression que ça n'en finirait jamais. On tapait une position, ou un simple bunker, et des vagues hurlantes de Japonais déferlaient sur vous, comme un flot de morts-vivants ; dénués

de conscience ou galvanisés par le saké, ils allaient à l'abattoir de bon cœur. Pour l'empereur céleste.

Et puis, il y avait l'humidité et les sanguines. La crasse et les mauvaises plaies. La veste de toile vert olive des Marines qui ne séchait jamais, les chaussettes qu'on ne changeait pas, trente jours durant, parce qu'il fallait presque constamment rester sur la brèche. Avec les Japs, il n'y avait pas un moment de répit.

Lee est parti à la guerre la fleur au fusil. Engagé volontaire à dix-huit ans. Avec, à la ceinture, le Colt 45 que son père lui a offert pour la circonstance. Fier comme Artaban et la tête dure. La bravoure en bandoulière. Lee a de qui tenir : dans ses descendants, il compte un général de la guerre de Sécession (Seth Marvin) et un explorateur assassiné dans des conditions mystérieuses au pôle Nord ; son père, Monte Marvin, est un ancien combattant de la Grande Guerre qui n'a pas hésité à rempiler après Pearl Harbor. Du côté de sa mère, Courtenay Davidge, c'est encore mieux : Lee descend en droite ligne de George Washington.

En fait, l'arbre généalogique de Lee Marvin est un véritable manuel de l'histoire américaine depuis les origines. Il remonte au XVII^e siècle, quand un Écossais du nom de Matthew Marvin a décidé d'émigrer pour le Nouveau Monde.

De fait, le natif de New York, qui est passé par une flopée d'écoles entre Long Island et Woodstock avant d'être expatrié en Floride, a la bannière

étoilée accrochée au cœur. Lee Marvin, c'est un goût plus que prononcé pour les armes à feu, une appétence pour les alcools prohibés et les bagarres de saloons, une voix de basse métallique cramée par le tabac et le bourbon. Un accent lardé d'interjections mal embouchées. L'Amérique, quoi. Même si toutes les femmes ayant vécu avec lui soutiennent qu'il est un gentleman – un peu poète à ses heures –, Lee Marvin est sauvage, dominateur et capable de violence. Comme son pays.

Son expulsion de la très respectable université Saint Leo, située en Floride et gérée par des moines bénédictins de stricte obédience, est la goutte qui a fait déborder le vase. Deux mois après seulement, Lee s'enrôle dans l'armée. Possible qu'il ait voulu suivre l'exemple de son père et de Robert, son propre frère. Mais y a-t-il pire idée, pour un enfant terrible pathologiquement rétif à la discipline, que de s'enfermer dans une caserne ?

Quoi qu'il en soit, il a signé et c'est pour en baver. Incorporé en août 1942, Lee est baladé en Caroline du Nord puis en Arizona et à San Diego, avant d'être jeté dans la fournaise du Pacifique Sud. Chez les Marines, Lee devient « Boom Happy », un spécialiste des explosifs.

Pendant des mois, il enchaîne les missions périlleuses, débarquant sur vingt-et-une îles du Pacifique, dans l'archipel des Marshall et les Mariannes. Il passe au travers de tout, jusqu'à ce qu'il pose le pied à Saipan où se terrent 30 000 soldats nippons bien décidés à en découdre. Un Jap, tellement près de

lui qu'il aurait pu l'entendre respirer, lui colle une balle dans le bas du dos. Le nerf sciatique est atteint. «*Si on t'aide à te lever, tu peux courir?*», lui lance un camarade. Dans un sursaut de volonté, Lee parvient à se mettre à couvert. Un autre Marine du nom de Rose lui passe une cigarette et de l'eau. Lee a fixé ces instants sur le papier : «*Quand je lui ai rendu sa gourde, il s'est penché un peu en avant pour la ranger dans son fourreau sur sa cartouchière. Il a tout de suite été touché et il est tombé sur moi et il est mort sans un mot. Je n'arrivais pas à m'en défaire.*»

Bien des années plus tard, quand l'animateur de talk-show Dick Cavett lui demande où il a été blessé, Lee prend le temps de s'allumer une cigarette et, sans l'ombre d'une émotion, il répond : «*J'ai été touché en plein dans le cul!*» Le public part d'un grand éclat de rire. Face à l'acteur, Cavett semble déconcerté. Quant à Lee, il regarde l'assemblée sans ciller. Tout le monde pouffe, et lui reste de marbre. Comment pourrait-il se marrer en sachant le nombre de copains qui ont laissé leur peau sur une plage de Saipan, à des années-lumière de tous ces guignols ? L'armée a fait le compte : quand l'île maudite a été sécurisée, il restait très exactement trente-huit gars valides dans sa compagnie sur un total de deux cent quarante-quatre. Non vraiment, il n'y a rien de risible. «*Au combat, quand on doit s'écraser au sol*», expliquera Lee dans une autre émission télévisée, «*on présente deux parties de son anatomie : sa tête et ses fesses. Si on soulève l'une, on est foutu. Si c'est l'autre, on en prend plein le cul. J'en ai pris plein le cul*».

Fondamentalement, ça amuse l'acteur de passer pour un couard. Car, après tout, dans l'esprit des gens, s'il s'est pris une balle dans le postérieur, c'est qu'il ne faisait pas face à l'ennemi. Peut-être même était-il en train de se débiner. Bien sûr, il aurait pu brandir sa Purple Heart, la médaille des blessés, la reconnaissance du mérite au combat. Au lieu de ça, Lee préfère provoquer le chaland avec ses vannes à deux balles. Il a ses raisons qu'ils n'ont pas à connaître. En juin 1944, quand il s'est retrouvé sur un bateau-hôpital, dans des draps propres, dorloté par les infirmières, un ice-cream à la main, Lee a eu l'impression insupportable d'avoir abandonné ses camarades de combat. Alors qu'il était assommé par la morphine, il se souvient avoir reconnu la musique d'ambiance diffusée par un haut-parleur : « Moonlight Serenade » de Glenn Miller. Là-bas, à un kilomètre tout au plus, sur Saipan, ça continuait à taper dur. Les copains morflaient. Lee se souvient qu'à ce moment-là, il s'est dit qu'il était un lâche, et il s'est mis à pleurer comme une midinette.

Physiquement, il est revenu indemne de la guerre – bien que sa blessure ait nécessité une convalescence de plus de douze mois. Au plan psychologique, c'est autre chose. Lee gardera toujours, dans son porte-feuille, la balle qui l'a frappé. À un moindre degré, il fait partie de ces soldats traumatisés filmés par John Huston, en 1945, dans un hôpital censé les remettre d'équerre. Des éclopés, mutiques, de guingois, ou pris de soubresauts nerveux incontrôlables. En

voix off, Huston disait dans son documentaire : « *Tout homme a son point de rupture ; ceux-là ont été forcés au-delà des limites de la résistance humaine.* »¹ C'était l'époque où les psychiatres commençaient à mettre un mot sur le problème : chocs post-traumatiques de guerre.

Longtemps, le vétéran Lee Marvin a cru être capable de surmonter sa souffrance tout seul. Reprendre le cours normal de sa vie. Mais il n'en a jamais vraiment fini avec sa guerre...

En 1960, il accepte d'incarner pour le petit écran un G.I. en proie à une psychose de guerre. Le téléfilm s'appelle *People Need People*. Entravé par une camisole de force, psychologiquement anéanti par les combats, l'acteur gueule à qui veut l'entendre : « *Je suis l'ange de la mort !* » Dix ans plus tôt, alors qu'il auditionnait à l'Actors Studio, déblatérant un monologue issu des *Neiges du Kilimandjaro*, une nouvelle d'Hemingway, il se souvenait avoir remis en place un autre Lee : Strasberg, en l'occurrence. Le professeur vachard de l'Actors Studio avait démonté sa présentation en expliquant qu'il ne représentait pas bien la souffrance d'un homme rongé par la gangrène. Devant un parterre d'étudiants médusés, Lee Marvin l'avait interrompu ; pendant la guerre, lui avait vu des gars minés par l'infection, et il savait qu'en phase terminale, les malades ne ressentent plus aucune douleur. C'est pour cela qu'il avait joué la scène avec

¹ *Let There Be Light* (1946). Censuré, ce documentaire de 58 minutes n'a été distribué dans les salles américaines qu'à partir de 1980.

sobriété. Un silence glacial s'était abattu sur la salle. L'ancien combattant avait été lourdé.

Une fois qu'il est devenu acteur, Lee a porté son vécu à l'écran à la première occasion. Comme si c'était vital ou expiatoire, il a balancé à la figure des spectateurs son trauma et ses névroses durant quatre décennies. Quand on a une trogne comme la sienne, les opportunités d'endosser l'uniforme ne manquent pas à Hollywood. Parfois, il a joué les officiers, comme dans *Attaque* et *Les Douze Salopards*. Mais, le plus souvent, il s'est retrouvé sergent. Dans *Les Piliers du ciel* par exemple, où, blessé dans le dos (tiens, tiens...), il agonise, entouré de Jeff Chandler et Ward Bond. Peu avant, hors caméra, il n'a pas résisté à l'envie de moucher ce dernier lorsqu'il s'est mis à éructer contre les Russes, appelant pratiquement au meurtre ; hors plateau, Lee lui a sèchement rivé son clou : « *Dis-moi, Ward, dans quelle guerre as-tu combattu ? Moi, j'étais Marine. Je sais de quoi il s'agit. Toi, tu as fait toutes tes foutues guerres ici, sur les plateaux Universal.* »

Lee était sergent aussi dans *Eight Iron Men* ou *Combat!*, un épisode de série télévisée produit par Robert Altman. Et puis dans *People Need People*. Sergent encore, dans *The Case of Paul Ryker*² où, accusé d'intelligence avec l'ennemi (coréen, cette fois), il clame son innocence. Sergent jusqu'au bout. Jusque dans *Au-delà de la gloire*, le récit

² Ce téléfilm de 1963 en deux parties, réalisé par Buzz Kulik, est sorti en salles cinq ans plus tard sous le titre *Sergeant Ryker* (en français, *L'Odyssee du sergent*).

autobiographique de Samuel Fuller, tourné en 1980. Son dernier grand rôle de trompe-la-mort.

Toute sa vie, Lee est resté un Marine. Un dur à cuire. Pas un de ces planqués qui ont passé la guerre à charrier de la merde en Louisiane, et que le général Patton aimait railler. Lee Marvin, digne descendant de George Washington, pouvait dire à ses petits-enfants : «*J'y étais.*» L'atoll Kwajalein, les îles Eniwetok, Teiterpucci, Bogan, Bogairick, Elugelab, Ruehi, Bogalla, Rigili, Muri, Mui, et combien d'autres encore... oui, j'y étais.

Au cimetière militaire d'Arlington, où reposent, entre autres, le général Bradley, Audie Murphy, Greg «Pappy» Boyington et le président Kennedy, sa pierre tombale porte cette simple mention :

«Lee Marvin,
PFC³
US Marine Corps.
World War II.
19 février 1924 - 29 août 1987.»

C'est ce que Lee avait voulu.

³ Acronyme de «*private first class*» : soldat de première classe.

L'HOMME QUE VOUS AIMEREZ DÉTESTER

Juillet 1951. Lee Marvin s'est glissé sans peine dans la peau de Mitch pour une reprise d'*Un tramway nommé désir*, la pièce qui a valu à Tennessee Williams de remporter le prix Pulitzer et à Marlon Brando d'être remarqué à New York, trois ans plus tôt. Le metteur en scène de Lee n'a certes pas le talent d'Elia Kazan, mais l'interprétation de l'ancien Marine sur la scène du Clinton Playhouse, au fin fond du Connecticut, aimante le regard d'Henry Hathaway, présent dans la salle.

Le vieux briscard d'Hollywood n'est certainement venu que pour lui. Pour le convaincre de laisser tomber la scène et foncer dare-dare à Los Angeles. «*Gamin, ne perds pas ton temps. Tu dois faire du cinéma*», lance-t-il à Lee après la représentation. Hathaway